



HAL
open science

Je suis ému●e et je te haine

Béatrice Fracchiolla, Claudine Moïse

► **To cite this version:**

Béatrice Fracchiolla, Claudine Moïse. Je suis ému●e et je te haine. Nolwenn Lorenzi; Claudine Moïse. La haine en discours, Éd. Le Bord de l'eau, pp.15-44, 2021, 9782356877437. halshs-03088098v2

HAL Id: halshs-03088098

<https://shs.hal.science/halshs-03088098v2>

Submitted on 29 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La haine en discours

Coordinatrices d'écriture : Nolwenn Lorenzi Bailly et Claudine Moïse

Autrices et auteur : Béatrice Fracchiolla, Mariem Guellouz, Nolwenn Lorenzi Bailly, Simo K. Määttä, Claudine Moïse, Martine Pons, Christina Romain, Laurence Rosier, Lorella Sini du collectif Draine. Elles et il sont sociolinguistiques, spécialistes de l'analyse de discours.

Avertissement : Cet ouvrage est le fruit d'une écriture collaborative et constitue un texte homogène.

Je suis ému·e et je te haine

Béatrice Fracchiolla et Claudine Moïse

On dit souvent que le sentiment de haine n'est pas éloigné de celui d'amour, ce que rappelle toujours la fameuse petite phrase de Chimène à Rodrigue dans le *Cid* de Corneille : « Va, je ne te hais point ». Le véritable contraire, de l'un comme de l'autre sentiment, serait ainsi l'indifférence, et donc le fait de ne *pas* éprouver de sentiment. Or, l'indifférence ou plutôt l'acceptation de ce qui est, c'est aussi la capacité méditative à recevoir ses émotions¹ et à rester apaisé. La haine, comme l'amour sont des sentiments *é-mus*, c'est-à-dire que leur mise en place se fonde sur certaines émotions, comme la colère, la peur, le dégoût ou la honte, certaines transformations, certains mouvements de l'âme et du cœur, auxquels notre corps et notre esprit sont soumis. Ainsi, la manière dont un sentiment de haine s'articule et prend naissance à partir de certaines émotions sera totalement dépendant de qui nous sommes, à un moment donné de notre histoire, de ce que nous avons vécu, dans un contexte et une situation donnée.

Les émotions, qui sont des moments de ressentis très circonstanciels, peuvent permettre de développer et venir alimenter un sentiment de haine dans la durée, qui se manifestera lui-même par un discours, avec certaines constances et certaines récurrences.

Dire les émotions, ou le récit des émotions

L'expression du pathos

L'un des grands champs de l'étude des émotions en sciences du langage est celui de l'expression du pathos dans le discours, c'est-à-dire l'art pour un orateur de toucher émotionnellement son auditoire, de provoquer la colère, l'indignation, la pitié d'un public, sans pour autant qu'il soit lui-même ému. L'analyse de discours étudie le processus discursif par lequel l'émotion peut être mise en place, c'est-à-dire qu'elle traite l'émotion comme un *effet visé* (ou *supposé*) sans jamais avoir de garantie sur l'*effet produit*². En revanche, elle ne s'intéresse pas à l'émotion comme réalité manifeste éprouvée par un sujet.

Ainsi, tout le travail de Victor Klemperer sur la langue du III^e Reich³ consiste à montrer comment les fléchissements sémantiques, utilisés dans les discours d'Hitler et qui constituent une stratégie pour convaincre, peuvent empoisonner les esprits en construisant un discours de haine. Par exemple, des mots à connotation négative comme *fanatisch* (« fanatique ») ou *völkisch* (« national, populaire », voire « raciste ») prennent une valeur laudative – ils expriment une louange – et vont toucher le peuple allemand avec force, émotion et fierté, pour faciliter l'adhésion à l'idéologie du National Socialisme. Le fait de changer leur sens donne une nouvelle dimension émotionnelle aux mots et créent ce que l'on appelle des effets

¹ Sentiments et émotions renvoient à des états différents, le sentiment s'inscrivant dans la durée et l'émotion étant une réaction physico-chimique instantanée, même si nous avons tendance bien souvent à les confondre. Voir notamment Fraïsse, P, 2012, *Émotion*, Boulogne-Billancourt, Encyclopaedia Universalis.

² Charaudeau, C, 2000, « La pathémisation à la télévision comme stratégie d'authenticité », », dans C. Plantin et al (dir.), *Les émotions dans les interactions*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, pages 125-155.

³ Klemperer, V, 1996, *LTI, la langue du III^e Reich*, Paris, Albin Michel.

pathémiques⁴. Ces effets renvoient au fait que l'émotion se construit sur une base sensorielle, empirique, qui constitue notre premier accès au réel, notre première relation à l'expérience, au vécu ; c'est pourquoi les émotions façonnent les opinions.

Les énoncés d'émotion

Lorsqu'elle est exprimée⁵, l'émotion peut s'actualiser explicitement à travers des « énoncés d'émotion »⁶, tels que « je suis atterré.e par... », « j'ai eu tellement peur », ou encore « je me sens triste ». Mais lorsqu'elles ne sont pas nommées, et c'est souvent le cas dans les interactions quotidiennes, les émotions éprouvées peuvent être décrites en faisant la part au contenu affectif (« émouvant », « bouleversant », « réjouissant ») ou axiologique, évaluatif (« beau », « bon »), voire à des contenus mixtes (« admirable », « méprisable »). On peut également les décrire selon un point de vue syntaxique, notamment en tenant compte de l'ordre des mots, des mises en relief (« c'est lui qui est pourri »), des répétitions, du ton employé⁷, etc. L'expression de ces émotions peut faire appel ou pas au pathos selon que celle ou celui qui les ressent a besoin ou pas d'activer chez l'autre pitié, empathie, indignation, etc.

Les émotions qui se manifestent de façon « volcanique »⁸ ou « non contenue »⁹, sans être clairement reconnues ni nommées, s'expriment à travers certaines marques linguistiques, comme des petits mots du discours¹⁰, des interjections, des interpellations, des ajustements, des mises en scène, des oppositions, des marques d'exclusion (« ouais », « ah bon ? », « non ?! c'est vrai ?! », « tu crois ?! », « waouh ! », « top ! », « ça va pas, non ?! », « jamais de la vie ! », « et puis quoi encore ?! », « oh ! », etc.).

L'émotion mise en récit

Plus fortement encore, au-delà des mots et des énoncés, l'émotion s'exprime à travers des histoires que l'on raconte, des mises en récit¹¹ qui rendent compte d'un « parcours émotionnel »¹². L'incendie de Notre Dame de Paris en avril 2019 a occasionné dans la presse un récit spécifique. Face à de tels événements, on ressent souvent le besoin de partager ce qui a causé une émotion forte. La « contagion émotionnelle »¹³ fait qu'une émotion a tendance à se propager chez celle ou celui qu'elle vise ou qui en est le témoin. Le récit autour de l'incendie de Notre Dame a été celui non seulement des témoins mais aussi de celles et ceux qui ont vu les images et ont entendu les récits liés à l'évènement. L'incendie de Notre-Dame a cristallisé des émotions supposées partagées parce qu'occidentales et chrétiennes. À ce titre, la Une du *New Yorker* du 22 avril 2019 a offert une vue du monument centré sur les deux tours (jumelles), faisant inmanquablement appel à une mémoire discursive et à ce qui est considéré comme un événement-rupture de l'Histoire, l'image des tours en feu du World Trade Center lors des

⁴ On parle d'effet pathémique en référence au *pathos*.

⁵ On peut éprouver une émotion sans l'exprimer, exprimer une émotion sans rien éprouver, exprimer une émotion différente de celle que l'on éprouve...

⁶ Plantin, C, 1997, « L'argumentation dans l'émotion », *Pratiques*, 96, pages 81-100.

⁷ Novakova, I et Tutin, A (dir.), 2009, *Le lexique des émotions*, Grenoble, Ellug.

⁸ Beebe, J, 1995, « Basic Concepts and Techniques of Rapid Appraisal », *Human Organization*, vol. 54, n°1, pages 42-51.

⁹ Culpeper, J, 2011, *Impoliteness : Using language to cause offence*, Cambridge, Cambridge University Press.

¹⁰ Bouchard, R, 2000, « M'enfin !!! » des petits mots pour les petites émotions », dans Plantin, C, Doury, M, et V. Traverso, V (éds), *Les émotions dans les interactions*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, pages 223-238.

¹¹ Plantin, C, Traverso, V et Vosghanian, L, 2008, « Parcours des émotions en interaction », dans Rin, M (dir.), *Émotions et discours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, pages 141-162.

¹² Plantin, C, 2003, « Structures verbales de l'émotion parlée et de la parole émue », dans Colletta, J-M, et A. Tcherkassof, A (dir.) *Les émotions. Cognition, langage et développement*, Liège, Mardaga, pages 97-130.

¹³ Rimé, B, 2015, *Le partage social des émotions*, Paris, Puf.

attentats meurtriers du 11 septembre 2001. Ainsi, l'émotion et les récits autour de l'incendie de Notre Dame se voient amplifiés par ce rappel à cette mémoire et aux attentats qui avaient à la fois rassemblé et scindé les communautés internationales dans une émotion intense.

De plus, la mémoire du monument, mise en avant par la référence au roman éponyme de Victor Hugo, en a fait un tissu du lien patrimonial culturel et émotif, relayé par les titres des journaux couvrant l'évènement, jouant avec l'imaginaire maternel du bâtiment (« Notre âme de Paris »). Le psychiatre Serge Tisseron a avancé certaines hypothèses pour tenter d'expliquer la vague exceptionnelle d'émotions suscitée par cet évènement. Notre Dame est « au carrefour de significations » articulées à sa dimension littéraire et maternelle.

Après avoir célébré les rois, puis avoir accueilli le couronnement de Napoléon, Notre-Dame est devenu le temple de grands évènements républicains. Et parce que les émotions qui ont accompagné ces expériences concernent toutes les catégories sociales, l'imaginaire de ce bâtiment les concerne également toutes.¹⁴

Deux jours plus tard, c'est alors un autre récit émotionné qui se répand autour du « scandale des dons à un milliard d'euros pour des pierres, et rien pour les gens dans la rue, les hôpitaux, le cancer, la misère et la faim dans le monde ». On constate combien ces récits « émotionnés » ont remplacé dans les médias la diffusion d'informations factuelles : les journalistes recueillent ainsi les impressions, les émotions des personnes sur les lieux d'un évènement et leur mise en récit. Lors de cet incendie, peu d'informations ont été diffusées sur les interventions ou sur les travaux.

Le travail d'Alice Pitoizet¹⁵ sur la mise en scène des émotions dans le direct d'une chaîne tout info sur les attentats de Paris du 13 novembre 2015, illustre cette utilisation de la diffusion par contagion des émotions. Le partage des émotions à travers leurs représentations sous forme fictionnelle donne sens à l'évènement mais le « fossilise aussi dans une narration dramatisante »¹⁶. Les commentaires autour de l'évènement, reporters, journalistes et témoins, mobilisent avant tout la peur et la colère à travers l'horreur, mais aussi le dégoût. Selon une approche lexico-sémantique, on se rend compte que le terme qui revient le plus souvent de la part des témoins et des journalistes est « horrible », sous la forme « c'est horrible », forme évaluative de l'évènement qui s'appuie sur des descriptions morbides « flaques de sang par terre », « les gens en sang », « les corps déchiquetés ». Les policiers sont décrits comme nerveux, faisant référence à la peur donc qui les habite et non pas à leur état de vigilance ou d'attention. L'emphatisation¹⁷ est commune pour toutes ces émotions dans la mesure où elles sont marquées par l'adjectif « extrême ». Intéressant est aussi l'usage du terme « panique » qui revient trente et une fois dans la vidéo analysée. Comme le mentionne Alice Pitoizet ces mots « semblent se propager à travers les discours, illustrant le phénomène de contagion émotionnelle » dans la mesure où il est repris de locuteur-trice en locuteur-trice, comme peut l'être tout discours haineux. Au-delà des mots, les émotions se diffusent à travers ce que l'on appelle des motifs, qui sont des répétitions de clichés, « le ou les auteurs n'ont toujours pas été appréhendés », « le bilan pourrait s'alourdir », qui participent d'une certaine incertitude et favorisent donc les sentiments d'angoisse.

La construction du sentiment haineux

¹⁴ <https://sergetisseron.com/blog/notre-dame-les-quatre-raisons-dune-emotion-collective/>

¹⁵ Pitoizet, A, 2017, *La mise en scène des émotions dans le direct d'une chaîne tout info : le cas des attentats de Paris du 13 novembre 2015*, master Sciences du Langage, Université Grenoble Alpes.

¹⁶ Grossmann, F et Pitoizet, A, 2017, « La mise en scène des émotions dans le direct d'une chaîne tout info : le cas des attentats de Paris du 13 novembre 2015 », *Studia Romanica Posnaniensia*, vol. 44, pages 151-168.

¹⁷ Fait d'insister de façon appuyée.

Nous sommes traversés au quotidien par de petits ou grands moments d'émotions, manifestations affectives et spontanées de satisfaction ou de désagrément sous l'effet d'une situation inattendue. Signes de bonheurs à cultiver ou de difficultés à affronter, elles sont l'élan qui pousse à l'action, l'alerte qui incite à la protection. Avoir peur prémunit du danger, être triste amène à se replier, se sentir heureux donne du zèle. Ainsi, l'émotion joue un rôle important dans les processus de raisonnement et de décision¹⁸ donc de motivation et d'action¹⁹, contrairement à la dichotomie souvent invoquée, philosophiquement et historiquement établie, entre *raison* et *passion*.

Les mécanismes neuropsychologiques émotionnels

Certains neurobiologistes²⁰ ont cherché à identifier les origines des émotions chez les mammifères et ont démontré l'existence d'une base émotionnelle liée aux circuits de la prédation, de l'agression et de la compétition entre espèces et entre membres d'une même espèce pour la survie, le territoire et la reproduction. Néanmoins, la complexité des émotions humaines et de leurs circuits d'élaboration et d'expression permet d'en déduire une construction qui est aussi sociale, même si les émotions négatives les plus élémentaires sont bien toujours à la base de la survie et présentes sur n'importe quel champ de bataille²¹. Ainsi, l'enfant peut manifester de la colère dans le fait d'être « contraint », par exemple si on lui tient les bras pour l'empêcher de bouger. Cette colère, souvent volcanique, peut être désarmante pour le parent. Ici, la « rage », selon la terminologie de Jaak Panksepp, (sur le continuum de la colère) est liée, dans un besoin d'autonomie, à celui de la frustration, et donc aussi à l'impuissance, mélange de colère et de sentiment d'injustice. De fait, tout ce qui restreint notre liberté se trouve associé tout au long de notre vie à quelque chose d'irritant, qui mérite notre colère, notre mépris, et même nos velléités révolutionnaires. Le cerveau humain est en quelque sorte préparé à externaliser la cause de sa colère et à blâmer les autres pour les sentiments provoqués. On admet également que, de surcroît, le degré d'agression augmente aussi en proportion du degré de frustration subi – à savoir en relation directe avec le désir qui est frustré et le nombre de fois où l'empêchement advient. Tous ces éléments montrent que l'émotion est loin de n'être qu'une notion purement psychologique ; c'est sans doute pour cela qu'elle est traitée par différentes disciplines allant de la neuropsychologie aux sciences humaines, en passant par l'histoire, la sociologie, la communication²².

La haine comme souffrance mise en émotions

Le mécanisme haineux prend sa source dans des blessures de reconnaissance et rend compte d'une exacerbation d'émotions négatives contenues, signes de mal-être, qui vont s'exprimer en se cristallisant sur un objet nommé. La colère exacerbée exprime donc insatisfactions et frustrations²³ et dit combien il s'agit de reprendre le pouvoir sur l'autre qui nous a offensé. Elle peut être verbalisée sans agressivité pour exprimer ses besoins (colère seigne) mais elle peut aussi se libérer à travers une certaine force (emportement) et aller jusqu'à une expression haineuse qui, si elle vise directement l'interlocuteur ou l'interlocutrice, s'avère assez destructrice, pour l'autre et même pour soi. S'il est mis en récit à travers des événements, le

¹⁸ Damasio, A, 1999, *Le Sentiment même de soi. Corps, émotions, conscience*, Paris, Odile Jacob.

¹⁹ Fridja, N, 2003, « Passions : l'émotion comme motivation » », dans Colletta, J-M, et Tcherkassof, A (dir.), *Les émotions. Cognition, langage et développement*, Liège, Mardaga, pages 15-32.

²⁰ Panksepp, J, 1998, *Affective Neuroscience*, Oxford, Oxford University Press.

²¹ Panksepp, J, op.cit., page 188.

²² Colletta, J.M et Tcherkassof, A (dir.), 2003, *Les émotions. Cognition, langage et développement*, Liège, Mardaga, pages 15-32.

²³ Favre, D, 2007, *Transformer la violence des élèves*, Paris, Dunod.

sentiment de haine est rarement déconstruit dans les prises de parole. Ainsi, pour saisir ce mécanisme haineux, nous nous sommes appuyées sur l'expression de haine manifestée autour d'un objet singulier, et peut-être inattendu, les mathématiques. Parce qu'elle est énoncée assez explicitement, la haine pour les mathématiques, sentiment qui va toucher l'intime du sujet, nous permet de comprendre clairement les différentes étapes émotionnelles de ce sentiment.

Un énoncé d'émotion dans l'espace de l'intime. La haine des mathématiques

Dans une étude menée sur la haine des mathématiques²⁴, Claudine Moïse et Martine Pons ont déconstruit le processus émotionnel en jeu dans la manifestation de la détestation des mathématiques. L'histoire de la haine des mathématiques commence en général pour les élèves avec les propos d'un professeur·e quand ils se sentent méprisés et incapables de progresser. Le mépris²⁵ renvoie au fait d'être considéré comme inférieur et de ne pas répondre en certaines circonstances à des valeurs et à des modèles qui sont attendus socialement. Le mépris, ici, est une forme de translation qui s'effectue du regard porté sur l'élève au regard porté par lui-même sur la matière. Ainsi, le mépris est-il peut-être à l'origine du déclenchement de la haine.

Pour expliquer l'origine du mépris vécu, les élèves mentionnent souvent l'impression de relégation qu'ils ont subie, d'abord face à de mauvaises notes qu'ils ne comprennent pas, face à des remarques déplaisantes, puis face à l'humiliation au tableau devant des camarades ; autant d'évènements réactivés par la répétition et la mémoire du trauma. L'humiliation et le mépris sont au centre du sentiment de haine que les élèves ressentiront au fil du temps à l'égard des mathématiques voire de leurs enseignant·es.

Dans l'extrait suivant (1), une élève raconte comment le fait de la faire passer au tableau, alors qu'elle ne connaît pas les réponses est un acte de mépris :

(1) euh oui... c'est quand les... J'ai une prof bah **ma prof de seconde qui nous faisait passer au tableau.** Et euh et elle... Je détestais ça et elle m'avait appelée une fois et **je déteste passer au tableau parce que justement elle... elle nous disait tout le temps et est-ce que t'es sûre de ce que t'as fait ?** Et donc euh si je dis oui elle me dit demande pourquoi. Et si je dis non elle me demande bah... où est-ce qu'elle est ton erreur ? **Et j'avais l'impression que c'est limite du plaisir pour elle de nous faire passer au tableau. Juste pour qu'on se trompe.** Et... vraiment elle interrogeait les personnes les plus... les plus faibles en maths pour que les autres derrière y y ils nous corrigent et c'est du... J'av-j'avais vraiment l'impression que ça ça lui faisait du bien à elle de savoir que euh... que il y a des personnes qui qui étaient faibles. Et j'avais l'impression qu'elle nous exploitait en fait limite euh... Toi tu passes au tableau et euh... et tu nous fais ça. Et si on disait bah euh je sais plus comment on fait elle nous disait ah vous avez pas révisé votre leçon euh. **Ah mais vous savez pas comment ça se fait. Pourtant vous êtes en seconde. Vous normalement euh vous devriez savoir faire ça depuis la quatrième euh. [...]** C'est pas des bons souvenirs

L'élève a le sentiment d'être utilisée comme prétexte par la professeure pour sa démonstration. En se trouvant envoyée délibérément au tableau alors qu'elle n'est pas habituellement bonne en maths, elle se transforme, par l'effet de répétition, en bouc émissaire. Le fait d'être utilisée à des fins particulières instrumentalise l'élève, la réifie et la déconsidère en tant que sujet. Cette forme de manipulation s'installe dans le sentiment d'être quelqu'un de méprisable, entériné dans des propos ironiques, de disqualification, de honte devant des tiers, d'exclusion voire

²⁴ En 2017-2018, Claudine Moïse et Martine Pons ont mené une recherche sur la haine des mathématiques à travers 22 entretiens semi directifs enregistrés auprès de jeunes de 18 à 25 très fâchés avec la discipline (autant de filles que de garçons). À l'appui de ce corpus, elles ont procédé à une analyse thématique et discursive afin de comprendre pourquoi les mathématiques « font problème » et comment leurs « victimes » l'expriment selon leur sexe. Pour compléter ces données d'autres ressources ont été collectées sur le sujet (entretiens avec des enseignants de mathématiques, observations de cours, analyse de films sur le thème, sondage auprès d'étudiants).

²⁵ Bernard Barbeau, G, et Moïse, C (dir.), (2020), *Le mépris en discours*, Revue Lidil, numéro 61, <https://journals.openedition.org/lidil/7211>

d'assignation au statut de « mauvaise élève ». Ce sentiment est d'autant plus fort que l'action de l'enseignante est perçue dans sa perversité. L'enseignante retirerait du plaisir dans la souffrance d'une autre plus faible que soi, forme de jouissance narcissique (« c'est limite du plaisir pour elle », « ça lui faisait du bien de savoir que que il y a des personnes qui qui étaient faibles »). Les hésitations de l'élève, comme dans tous les extraits qui suivent, montrent par ailleurs des émotions toujours liées à cette forme de domination symbolique subie. Les reprises et les hésitations en « euh » expriment aussi la remémoration des émotions vécues, honte et humiliation, en lien avec le sujet abordé.

Le mépris ressenti engendre nombre d'émotions négatives chez les élèves, paralysantes, entre peur (énervement, exemple 2 ; stress, exemple 3 ; ou angoisse, exemple 4), colère (frustration, exemple 5), tristesse, mais aussi colère et tristesse mêlées, liées au sentiment d'impuissance (exemple 6). Provenant de différents élèves, les exemples suivants montrent, en gras, l'expression des émotions. Ils constituent des énoncés d'émotions qui s'élaborent au gré des hésitations et des retours réflexifs.

(2) Je passais énormément de temps plus de temps à réviser les maths. Pour moins de résultats (*rires*) au final donc je pouvais rester tout un weekend avec mon tableau chez moi à à me faire des opérations à répondre à à résoudre des des problèmes. Mais pff. Donc à part de l'énervement (*rires*) ouais un peu **pas tellement de souffrance. Plus de l'agacement voilà.**

(3) Quand j'arrivais... devant ma copie... euh je perdais tous mes moyens parce que je pense que c'était du **stress.**

(4) Là j'ai pas réussi à rebondir quoi à partir de la seconde où j'ai eu... je suis... j'ai chuté en première et je pense **qu'il y a ce côté angoissant** où tu te mets des freins tout seul.

(5) Mais je me souviens enfin ce qu'est **le plus frustrant... c'est quand on pense comprendre quelque chose et qu'on est... on fait l'examen et qu'on et qu'en fait on se réalise qu'à chaque fois bah quand on est tout seul on comprend rien. Et c'est toujours les mêmes cartons à chaque fois c'est... ça c'est ça fait mal quoi.**

(6) Donc du coup il y avait euh... le **découragement** aussi (*rires*) et euh oui bah **ça m'est arrivée de pleurer tellement j'étais nulle en maths. En fait je tellement tellement... parce que je comprends pas en fait je comprends pas c'est frustrant de pas comprendre d'où ça vient.** Donc euh [Question de l'interlocutrice : c'était un état de colère ?] **oui. De de colère et puis de... je je sais pas vraiment comment dire ça mais euh... bah le sentiment un peu qu'on...pas qu'on sert à rien mais... qu'on va jamais y arriver. Et c'est c'est vraiment du désespoir** (*rires*).

Dans un second temps, ces blessures narcissiques produisent des comportements défensifs, de l'ordre du traumatisme, effacement de soi par la stupéfaction (exemple 7), sidération oubli (exemple 8), repli sur soi par des formes de dévalorisation, perte d'estime de soi et intégration du stigmatisme « je suis mauvais·e » (exemples 9 et 10) :

(7) Et dès que je voyais que... **j'y arrivais pas ben je laissais tomber et je faisais autre chose.** Et c'est... c'est ça qui qui m'a pas aidé du tout je pense euh.

(8) Ah **maintenant je je déteste ça.** Et même depuis que je suis là je sais pas pourquoi... je sais plus rien faire en maths. **Même un simple calcul des fois je... je pète totalement les plombs je sais pas ce que je fais. Je mets une dizaine de trop ou enfin je fais n'importe quoi dans les calculs c'est impressionnant** (*rires*). Je me souviens plus de rien... **j'ai l'impression que j'ai tout oublié que j'ai complètement tout effacé de ma mémoire**

(9) **Je me suis sentie vraiment nulle en fait j'ai eu des des moments où je voyais je voyais mes ami.es qui...qui comprenaient des trucs ça avait l'air hyper simple pour eux et puis en fait moi je me disais mais t'es t'es bête t'es débile enfin euh.**

(10) Et qu'il fallait avoir une logique assez spécifique et que je l'avais perdue et que pour moi c'était fini les maths. Et du coup j'ai p- j'ai pas trop fait les cours. Et et à chaque fois que je revenais je comprenais un petit peu des choses. **Mais je voyais que les autres étaient beaucoup plus loin et du coup c'était toujours un peu...ce sentiment de se sentir un peu inférieur aux autres et du coup de pas y arriver**

L'expression de la haine des mathématiques est complexe. Les processus décrits ci-dessus rendent compte d'une construction menant à la haine (mépris ressenti, expression d'émotions négatives, blessure narcissique), mais peut-être s'agit-il davantage de « détestation » pour un objet. Si les mécanismes émotionnels sont les mêmes qu'il s'agisse d'un objet abstrait ou de personnes avec lesquelles on peut interagir, la haine, en raison de sa nature, nous place dans l'interaction, le partage d'émotions. Or, la détestation des mathématiques nous laisse face à nous-mêmes, avec nos propres émotions et dans une certaine extériorité (les mathématiques ne peuvent répondre !). Ce qui explique aussi pourquoi cette détestation se retourne en une haine de soi-même, dans un manque d'estime de soi (exemples cités 9 et 10). Dans l'exemple suivant, pour être haïes, les mathématiques doivent être personnalisées (« les maths m'aiment pas ») :

(11) Mon rapport aux maths euh... c'est un peu euh une relation euh... difficile euh... un petit peu de haine je pense **que les maths m'aiment pas j'aime pas les maths (rires) donc euh... donc voilà euh... euh c'est en fait c'est euh une relation un peu d'incompréhension...** je pense de... J'ai jamais compris. Et euh... et je me disais j'y arriverais pas. Je je comprendrais jamais. Donc ça sert à rien. Et euh et **je pense que euh c'est un peu... c'est devenu de la... pas de la ; ouais proche de la haine.** [...] quand j'étais en primaire c'était un petit peu... de l'incompréhension. Je comprenais pas. Et au collège ça s'est transformé en euh... de la haine et puis après du euh bah je m'en fous euh complètement. **Et euh et euh et en seconde ça a commencé à... à à revenir... cette envie... grâce au prof.**

Cette relation avec les mathématiques passe par de l'incompréhension (« c'est euh une relation un peu d'incompréhension ») qui participe de la haine. Il y a avec la haine quelque chose qui ne peut pas (ou plus) être compris, qui dépasse notre entendement ; le passage à la haine fonctionne avec un ressenti de « stupeur », de stupéfaction. À un moment, le raisonnement n'est plus possible, le réseau de compréhension, d'intelligibilité, ne permet plus de légitimer, d'expliquer et, par conséquent, la haine apporte un autre type de réponse, la seule possible pour le sujet. La haine devient alors un *mécanisme de défense* pour transcender les sentiments de frustration, de désillusion. Elle permet avec efficacité une ré-assurance et une affirmation du sujet.

Les mathématiques, en tant que telles, ne peuvent donc susciter de haine au sens strict puisqu'elles ne sont pas dans la figure d'un agresseur potentiel et que l'émotion qu'elles suscitent reste sans réponse possible. Le sentiment de détestation ou d'amour se retourne alors contre les enseignant·es ou les représentant·es de l'institution scolaire ou contre les élèves eux-mêmes. Ainsi, les élèves, qui ne s'autorisent pas à haïr leurs enseignant·es, sans doute pour des questions de légitimité et de rapport au pouvoir, retournent alors bien trop souvent cette haine contre eux-mêmes : ils se sentent méprisables. Mais aussi, les mathématiques, l'objet intégré de la haine, dont on ne peut réellement se débarrasser (il est obligatoire dans le cursus scolaire), devient un objet réprimé, intégré négativement au point de vouloir le supprimer symboliquement en l'annihilant, pour éviter la souffrance que produit l'image négative de soi. Se voit alors mis en discours le mécanisme de la haine tel qu'il pourrait être appliqué à d'autres situations : mépris ressenti par l'autre (les mathématiques versus les enseignant·es), émotions négatives vécues (honte, colère, dégoût...), expression de la haine contre cet autre (les mathématiques *versus* les enseignant·es).

Des mises en récit de la haine collective dans l'espace public

Sur la place publique, le fait d'exprimer un discours de haine n'a pas les mêmes fonctions ni les mêmes répercussions que dans la sphère de l'intime. Dans la sphère intime, elle est avant tout relationnelle ; elle exprime quelque chose de ma relation avec autrui qui est de l'ordre d'une blessure personnelle, objectivée. Elle s'inscrit dans une fonction revendicatrice, protectrice de quelque chose ou de quelqu'un perçu comme une menace. Dans la sphère publique, associée à une haine « de groupe », elle revêt une fonction revendicative qui est plus en lien avec nos propres questions d'identité sans qu'il y ait nécessairement de blessure objective. Mais, dans tous les cas, la haine reste trop souvent une colère ou une peur non fondée, ou un dégoût de l'autre / honte de soi.

Le sentiment de menace

Lorsque le sujet se sent menacé, attaqué dans son intégrité, dans ses croyances, dans ses valeurs, ce sont là alors autant de remises en question face à la nécessité promue par notre société d'être heureux·se. C'est dans cette tension que se manifeste le paradoxe social d'une part de l'injonction au vivre ensemble, de la nécessité de vivre en société pour survivre et, d'autre part, de cette autre injonction à la liberté, et de devoir exister comme sujet autonome. Un difficile équilibre à trouver entre ces deux pôles, alors que la concurrence s'intensifie entre les individus au fur et à mesure que les ressources (territoriales, économiques) s'amenuisent et s'épuisent sur terre. Ceci attisera sans doute encore plus les oppositions, les radicalités, la haine d'autrui dans les années à venir – ce que prédisent déjà de nombreux politiques, sociologues et philosophes. Ainsi, en même temps que l'affaiblissement des normes et des contraintes sociales affranchit et libère les individus, ces mêmes normes et contraintes sociales fragilisent les plus faibles, renvoyés à leur destin car désignés comme responsables de leurs échecs, ce qui renforce, par effet rebond, les replis identitaires.

Le partage émotionnel par la mise en récit

Les groupes développent leurs propres fonctionnements de partages émotionnels, souvent ancrés dans une ritualisation. Or, nous avons une mémoire émotionnelle qui semble avoir ses propres caractéristiques. Elle nous pousse à reproduire certaines sensations, situations, des scénarios dont nous savons qu'ils nous procureront un certain type de plaisir²⁶. La ritualisation des rassemblements, souvent utilisée par les gouvernements totalitaires comme le nazisme et le fascisme est pour cela importante. Pour les mêmes raisons, les mises en scène visuelles, répétitives sur les réseaux sociaux, la multiplication du sensationnel et de l'émotion vécue et partagée « en direct », sont également devenus des rituels de nos sociétés occidentales.

Le « Tous pour un », le « Un pour tous », et le « Tous contre un »

Le « Tous pour un », le « Un pour tous », auquel il faut ajouter le « Tous contre un » comme le montre par exemple l'histoire de Rodney King, parmi tant d'autres agressions de groupe, sont au centre des émotions des groupes²⁷. Une vidéo amateur prise par George Halliday de cet afro-américain interpellé puis passé à tabac par des policiers le 3 mars 1991, est produite lors du procès, et disséquée jusqu'à ce que de victime, Rodney King se retrouve finalement accusé d'avoir été l'agresseur et donc d'avoir provoqué la légitime défense de la part des policiers. Elsa Dorlin explique comment la séquence vidéo où Rodney King avance les bras en avant pour

²⁶ Fussell, S.R., 2002, « The verbal communication of emotion : Interdisciplinary perspectives : Introduction and overview », in S.R. Fussell (éd.), *The verbal communication of emotion : Interdisciplinary Perspectives*, Mahwah, Lawrence Erlbaum Associates.

²⁷ Dorlin, E., 2017, *Se défendre, une philosophie de la violence*, Paris, La découverte, Zones.

se protéger a été ensuite utilisée par les avocats adverses, pour arriver à prouver qu'en réalité sa posture était agressive :

En démultipliant les récits contradictoires sur une scène venue fractionnée, isolée du contexte social dans lequel elle advient, les avocats de la police sont parvenus à brouiller, à « désagréger » le sens de la séquence prise en son ensemble. [...] le moment où la violence policière est à son acmé, à la 81^e seconde de l'enregistrement, est ainsi devenu une scène de légitime défense face à un forcené [...]. En se défendant de la violence policière, RK est devenu indéfendable. En d'autres termes, plus il s'est défendu, plus il a été battu et plus il a été perçu comme l'agresseur. Le renversement du sens de l'attaque et de la défense, de l'agression et de la protection, dans un cadre qui permet d'en fixer structurellement les termes et les agents légitimes, quelle que soit l'effectivité de leurs gestes, transforme ces actions en qualités anthropologiques à même de délimiter une ligne de couleur discriminant les corps et les groupes sociaux ainsi formés. Cette ligne de partage ne délimite jamais simplement des corps menaçants/agressifs et des corps défensifs. Elle sépare plutôt ceux qui sont agents (agents de leurs propres défenses) et ceux qui témoignent d'une forme de puissance d'agir toute négative en tant qu'ils ne peuvent être agents de la violence « pure ». Ainsi, Rodney King, comme tout homme africain-américain interpellé par la police raciste, est reconnu comme agent, mais uniquement comme agent de violence, comme sujet violent, à l'exclusion de tout autre domaine d'action.

Le « Tous pour un » qui s'incarne à travers différentes figures, est la formule qui a permis à Hitler, comme à tant d'autres gouvernants totalitaires, d'arriver au pouvoir. Il se manifeste au travers de mouvements collectifs d'identification à un leader charismatique, à un champion, à une équipe sportive, un chanteur ou une chanteuse, et devient massif à travers le groupe des « fans » (c'est-à-dire littéralement des « fanatiques »). La foule est galvanisée par des sentiments d'amour qui font de ce « Un » l'être exceptionnel et désirable par excellence auquel chacun-e aspire à ressembler. Le « Un pour tous » s'accomplit dans les processus d'uniformisation et de conformisme. Chaque individu renonce à sa singularité au profit du groupe : le mimétisme est formalisé par l'uniformisation des manières d'être et des discours (les « chemises noires » mussoliniennes, les uniformes des jeunesses SS, la langue du III^e Reich dénoncée par Victor Klemperer...). Le besoin des individus de se fondre dans une foule et d'adopter l'idéal collectif montre que ce comportement libère du poids et de l'effort lié au travail critique nécessaire à la démocratie. Se différencier peut avoir, en outre, un coût élevé quand le groupe réprime la différence – ce qui est souvent le cas. Le « Tous contre un » opère alors et se manifeste à travers le processus de désignation d'un bouc émissaire qui permet au groupe de refaire son unité contre une personne – exercice de l'émotion haineuse partagée.

Les analyses de Béatrice Fracchiolla à partir des mises en récits du « mariage » par le mouvement *la Manif pour tous* contre le *Mariage pour tous*²⁸ dans les mois qui ont précédé le vote de la loi (mai 2013) montre cette triple orchestration possible du discours de haine comme discours aliénant²⁹ sur la scène publique. Le discours « contre » qui est produit, est lui-même institutionnellement construit (religieux) et utilisé pour s'opposer à un autre discours institutionnel (gouvernemental). Dans ce contexte, le « Un pour tous » se construit en propagande à travers une foule manifestante performant des stéréotypes de genre³⁰. Sur le site

²⁸ Fracchiolla, B, 2015, « Violence verbale dans le discours des mouvements antagonistes : le cas de « Mariage pour tous » et « Manif pour tous » », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], n°14, <https://journals.openedition.org/aad/1940>

²⁹ Ellul, J, 1990, *Le discours de propagande*, Paris, Economica, pages 193-194 : « c'est quand la propagande s'affirme comme une certitude vivante [que l'individu] démontre le plus totalement son aliénation. Car [...] il est lui-même le groupe social [...] il est exactement un canal qui enfourne les vérités de propagande et qui les déverse avec conviction. Cette conviction est la mesure de son absence. [...] Cette modification psychique qui s'effectue spontanément par la présence d'une masse de coparticipants, est produite systématiquement par l'action des méthodes de propagande [...]. Nous pourrions résumer [cette modification] en disant qu'il s'agit en définitive d'une aliénation ».

³⁰ Amossy, R, 2012, *L'argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin, pages 139-141.

du mouvement de la Manif pour tous, le dessin devenu logo du mouvement représente la silhouette d'une petite fille qui donne la main à la silhouette de sa mère, qui donne la main à la silhouette de son mari, qui donne la main à la silhouette de son fils. Or, cette géométrie des silhouettes fige l'identification possible de chacune à une famille parfaite dans sa complétude et son harmonie, et ce même si l'intention pouvait être de représenter des êtres « indifférenciés » sans âge et sans couleurs.

Le logo alterne entre bleu sur fond blanc ou rose sur fond blanc, venant en renforcement des stéréotypes de genre qui cherchent à coloriser, en les stigmatisant, filles et garçons (rose *versus* bleu). Dans ce système de silhouettes, les femmes, mère et fille, aux cheveux longs, sont en jupe et se trouvent à gauche ; les hommes, en pantalon, aux cheveux courts et plus grands, sont de l'autre côté (à droite). Le principal tract de la manifestation du 5 octobre 2014 montrait un drapeau portant ce logo – soit la représentation d'une famille posée comme un idéal absolu, celle à laquelle tout le monde devrait aspirer. Or, en même temps qu'il permet une identification par projection idéale, le logo génère un phénomène d'identification négative – et donc une exclusion – de toutes les familles qui ne rentreraient pas dans ce schéma. Cette représentation s'appuie sur les émotions telles le dégoût et la colère, et crée de fait une discrimination.

C'est d'ailleurs à partir de ce même logo que va être créé un contre-discours pour montrer le rejet de la personne homosexuelle. Intitulé le « vrai logo de la Manif pour tous », il reprend les mêmes codes du logo initial pour mieux dénoncer le caractère haineux à l'origine de ces manifestations. On y voit des parents, une mère et un père, bras tendus et doigts pointés vers un petit garçon, à droite du dessin, pour le *dégager*³¹, l'exclure de la fratrie, ce dernier étant homosexuel. Il porte en effet un tee-shirt arc-en-ciel représentant le symbole de la communauté homosexuelle³². On retrouve également la petite fille en pleurs à gauche des parents.

Le mouvement de revendication « pour tous » joue d'une part sur les mots en construisant à travers ce syntagme une fausse communauté d'intérêt et, d'autre part, sur le fait que la répétition d'une même communication crée une habitude qui finit par normaliser en l'idéalisant ce type de répartition. Mais cette représentation d'idéal social n'a qu'une éventuelle valeur projective : elle ne correspond pas à la réalité vécue, quotidienne des personnes et des familles. Cet élément de modélisation essentialiste et d'exclusion est, par définition, générateur d'un discours de haine à l'égard de celles et ceux qui n'adhèreraient pas à ce modèle, présenté comme unique et indéfectible.

Or, c'est sur cette base des stéréotypes de genre qui cherchent à coloriser en les stigmatisant filles (en rose) et garçons (en bleu) que s'élabore également le « tous contre un » : car alors, quid d'un petit garçon qui aimerait le rose ou préférerait le vert au bleu ? Ou encore d'une petite fille qui n'aime pas le rose ? Attribution des rôles, attribution des places : en cela, le renforcement de la différenciation porte une stigmatisation en creux pour qui ne collerait pas à ce modèle de famille présenté comme idéal³³. Une affichette de février 2014 diffusée à l'occasion d'une manifestation du même mouvement contre l'ABCD de l'égalité s'intitulait « Pas touche à nos stéréotypes de genre » et montrait les silhouettes d'un petit garçon déguisé en chevalier/Zorro doté d'une épée et d'une petite fille déguisée en fée – chapeau pointu avec étoile et baguette magique, se tenant par la main, mais regardant chacun de son côté (garçon à gauche, fille à droite). Or, ce type d'imagerie aussi procède de la naturalisation des codes³⁴ pour contrer la peur de la différence à savoir que : « lorsqu'un code est utilisé de façon fréquente et

³¹ « Dégager » est le terme, fort, qu'utilisent de nombreuses victimes d'homophobie, ainsi que nous le verrons en fin de ce chapitre.

³² Le quartier du Marais à Paris, a par exemple remplacé tous ses passages piétons par des arcs-en-ciel suite à une succession d'agressions envers des homosexuel·les en 2018. Il est à noter par ailleurs que le tribunal administratif a été saisi plusieurs fois pour que ces arcs-en-ciel soient supprimés, des demandes finalement déboutées.

³³ Goffman, E, 1975 [1963], *Stigmate*, Paris, Minuit.

³⁴ Hall, S, 1994, « Codage/Décodage », *Réseaux*, n°68, pages 27-39.

ordinaire, sa banalité le naturalise, car ce qu'on s'habitue à voir au quotidien n'est plus interrogé³⁵ ». Par ailleurs, contrairement à la plupart des mouvements politiques de manifestation citoyenne dont l'objet est de descendre dans la rue pour réclamer des droits ou pour manifester contre le fait d'en avoir été privés, la « Manif pour tous » agit selon un discours de valeurs, négateur de droits pour autrui qui aboutit au « Tous contre un ». Il se fonde pour cela sur des convictions idéologiquement construites accordant au mariage et à la famille une valeur et une existence qui seraient d'abord sacrées, immuables, éternelles et pour finir essentiellement religieuses.

Le raisonnement par une logique des préjugés

Le « tous contre un », et donc, ici, le tous contre l'homosexualité, se crée à travers la mise en avant de la peur qu'elle a longtemps suscitée, ou à laquelle elle a pu être associée. La peur est une émotion très puissante qui peut paralyser le corps et qui renvoie à un besoin de sécurité, qu'il soit réel ou symbolique. Utiliser la peur dans une argumentation permet alors de toucher l'autre, voire de le convaincre, à travers une mise en scène orientée sur le pathos, l'émotion. Parmi les pancartes visibles lors des manifestations, on a ainsi pu voir comment la peur de l'homosexualité et de l'homosexuel·le est construite par la mise en avant des dangers soit disant potentiels, qu'ils constituent. On pouvait lire sur une pancarte : « Aujourd'hui, la théorie du genre. Demain, les bienfaits de la pédophilie !? ». Amalgamés entre eux, les questions du « genre », de l'homosexualité et de la « pédophilie » sont déjà propres chacune individuellement à cristalliser un sentiment de menace selon une symbolique facile qui existe depuis longtemps dans l'imaginaire collectif. On craint, on a peur de ce que l'on ne connaît pas. Or, ces notions se trouvent ici réactivées toutes ensemble afin de faire resurgir l'idée d'une menace, d'une peur primordiale décuplée, dont l'objectif serait de susciter la panique par le cumul et l'association des trois. Accepter le mariage pour tous c'est ainsi prendre le risque d'une recrudescence de la « pédophilie », comparant les personnes homosexuelles à de dangereux prédateurs criminels.

Sur une autre pancarte était proclamé : « Non à la Culture de Mort. Avortement. Euthanasie. Mariage Homosexuel. Trafic d'Enfants ». Ces slogans, à l'instar de bien d'autres, reprennent cette recherche de mise en panique du tout-venant par l'amalgame, ici entre « trafic d'enfant », « mariage homosexuel », « avortement », « euthanasie » qui n'ont en réalité aucun lien entre eux, mais prennent un sens extrême menaçant, simplement en étant associés. Un raisonnement par une logique basée sur des préjugés historicisés. Le mariage homosexuel légalisé est mis sur le même plan que la mort, représentée par l'avortement et l'euthanasie, et le trafic d'enfants. Là encore, la communauté homosexuelle est représentée de façon à faire peur, ravivant des mémoires anciennes quand l'homosexualité était un crime, jugé comme une déviance pathologique. Le caractère haineux réside ici dans la mise en avant d'une émotion négative, la peur, d'une volonté d'exclusion de l'autre (rappelons le petit garçon exclu par ses parents) et, de procédés de disqualification et donc de condamnation trouvant peut-être leur apogée dans ces dernières pancartes avec comme slogans : « Leur mariage pour tous ? Et pourquoi pas lui ? Tant qu'on y est ! » avec un singe en photo (signé des jeunesses nationalistes avec un numéro de téléphone) et « Mariage, adoption, pas question ! Non aux enculés » avec une silhouette d'homme en train d'en frapper un autre à terre.

L'animalisation de la personne homosexuelle (le singe étant par ailleurs symbole d'une non-évolution) et l'incitation à la violence physique démontrent le caractère homophobe et haineux mis en avant pour le « tous contre un », à détruire, symboliquement ou physiquement.

³⁵ Kunert, S, 2012, « Dégenrer les codes : une pratique sémiotique de défigement », *Semen*, n°34, pages 173-188.

Toujours dans ce contexte, les photos prises lors de la manifestation du 5 octobre 2014 exemplifient le « Tous pour un » à travers une mise en récit scénarisée de l'absorption de l'individu dans le discours de propagande (religieuse). Ainsi en est-il de la rangée d'inconnus portant des masques coniques de carton blanc marqués d'un point d'interrogation avec juste une fente pour les yeux (ce qui n'est pas sans rappeler l'imagerie du Ku Klux Klan) qui poussent des caddies pleins de baigneurs en plastique nus avec des codes-barres, pour symboliser une marchandisation des enfants. L'association du Mariage pour tous au slogan « L'humain n'est pas une marchandise » induit implicitement que toutes les familles non X – où X égal « conformes à la représentation véhiculée par le logo de la Manif pour tous » – constituent des familles pour lesquelles l'humain serait une marchandise. Ce discours, qui joue sur les représentations, reste éloigné de la réalité : d'une part il fait abstraction de toutes les familles monoparentales ou recomposées et, d'autre part, il prétend que les familles constituées de deux parents hétérosexuels et de deux enfants (fille et garçon de préférence) seraient celles qui n'auraient jamais eu recours ni à la PMA ni à la GPA (Procréation médicalement assistée et Gestation pour autrui), alors que l'on sait historiquement et statistiquement que la majorité des parents ayant recours à l'assistance médicale à la procréation sont des familles fondées sur un lien de parenté hétérosexuel. Pensées ici comme spectaculaires pour susciter la peur et le rejet de l'autre, ces personnages masqués sont précisément ceux d'une masse sans nom qui se cache, représentée comme obscure et menaçante. Or, cette proposition narrative est diamétralement opposée à la réalité des familles qui souhaitent au contraire, via la loi du mariage pour tous sortir de l'ombre pour obtenir la reconnaissance de leurs enfants. On voit à travers cet exemple comment le discours de haine se construit effectivement souvent sur la scène publique à partir de ce triptyque du « tous pour un, un pour tous et tous contre un », de manière plus ou moins évidente, et comment il peut mener à des totalitarismes.

La forme la plus extrême de ce fonctionnement est le lynchage physique, mais on connaît aussi des lynchages verbaux, où tout un groupe accable un seul individu. Serge Tchakhotine, antifasciste allemand, relève, à propos de la personnalité des meneurs et meneuses de foules, leur capacité à se mettre en miroir avec la foule³⁶. Ils ont un « acharnement à imposer aux autres ce qui les obsède eux-mêmes », et un don pour exprimer les « désirs subconscients des masses ». Le groupe n'a pas de « chef » à proprement parler, mais plutôt, un ou des meneurs. Le meneur ou la meneuse ne dirige pas, il ou elle est celui ou celle qui, en suscitant l'émotion collective, indique au groupe un moyen d'accès à la jouissance, à l'extase de détruire, d'humilier et/ou de transgresser. La haine prend alors une dimension politique dans la mesure où elle agit de groupe à groupe, dans un mouvement contagieux et dans une multiplication de l'un·e³⁷ ; elle s'inscrit dans l'espace public dans un effet de diffusion en ricochet. Elle s'actualise dans des discours dominants qui disent l'exclusion des minorités, des différences pour une identité commune qui se voudrait inclusive et homogène, ce que l'on retrouve en effet dans la « Manif pour tous ».

De la haine groupale au lynchage

De manière non surprenante, et probablement historiquement liée à l'état de fait actuel aux États-Unis, la haine, évoquée par Elsa Dolin, est vécue comme une émotion de groupe, partagée dans l'horreur³⁸. Elle évoque ainsi la foule, utilisée comme arme létale, à laquelle on livre un suspect noir, pour qu'elle se charge de son lynchage : les écoles ferment pour que les enfants puissent assister au spectacle, les familles pique-niquent après « l'évènement », les enfants jouent avec la dépouille... L'horreur est ainsi ritualisée et une véritable industrie du lynchage

³⁶ Tchakhotine, S, 2006, *Le viol des foules par la propagande politique*, Paris, Gallimard, page 246.

³⁷ Grappe-Nahoum, V, 2003, *Du rêve de vengeance à la haine politique*, Paris, Buchet Chastel.

³⁸ Dorlin, E, 2017, op.cit.

s'organise : des photographies d'une scène de lynchage ainsi que des morceaux du corps démembrés sont vendus en souvenir de l'évènement (« Waco horror »). On voit comment dans ce contexte américain d'avant-guerre la violence est légitimée en quelque sorte par l'action publique, avec toute une construction sociale autour du mythe du violeur noir, restituée à partir d'éléments d'histoire, et dont le procès de Rodney King précédemment évoqué ne constitue que l'un des épisodes³⁹. Ce lynchage, en quelque sorte « thématique », est également celui qui est régulièrement réactualisé contre « les homosexuels », « les juifs », « les femmes » et bien d'autres, désignés historiquement et socialement comme représentant tous les maux du monde, et donc figures sacrificielles dont l'offrande serait susceptible de rétablir un équilibre fantasmé.

Dégage

En réponse à ces manifestations de haine en discours, pour lutter contre l'homophobie l'Association Refuge, qui accueille des jeunes rejeté-es par leur famille à cause de leur orientation sexuelle ou de leur identité de genre, a mené une campagne de témoignages sur son site⁴⁰. À ce titre, Claire Hugonnier et Claudine Moïse analysent comment les prises de parole de jeunes gens rendent compte des violences homophobes subies et rapportent alors les propos proférés à leur égard qui traduisent toutes les colères qui poussent au rejet⁴¹. Les parents sont mis en scène à travers leur corps en action et leur discours rapportés dont les mots, tels « dégager » ou « virer », font couperet.

Matthieu. À mon retour, mon père me dit : « soit tu pars, soit je te **vire** » [...] Mon frère s'avance vers moi et me dit : « tu n'as pas compris, on t'a dit **de dégager, donc dégage**

Alain. Ma mère d'adoption m'a regardé et m'a dit : « **dégage** »

Romain. Jusqu'à ce jour où mon père a sorti un fusil de chasse et l'a braqué vers moi en me disant « maintenant **dégage**, je n'aime pas les PD, les pédales n'ont pas leur place dans cette maison

Angelo. Ma mère m'a demandé de partir de la maison, en me disant : « tu es gay, **tu dégages**, je ne veux plus de toi

Dans ce cas, la circulation des émotions racontées face aux discours de haine vécus a valeur de résilience pour les jeunes qui prennent la parole, mais aussi de témoignage et de prévention pour ceux qui peuvent y reconnaître leur propre situation.

Sentiment puissant construit à partir d'émotions qui disent le manque de reconnaissance, la haine et le discours qui l'accompagne s'alimentent dans une impasse émotionnelle. Les sentiments de toute puissance ou, à l'inverse, d'impuissance qui structurent le discours de haine, dans l'intime de soi ou dans la force contagionnelle des groupes, se crispent sur la seule visée de destruction de l'autre, jusqu'au possible anéantissement des corps. Sortir de la haine demande certes de se départir des émotions qui submergent, colère, ressentiment, frustration, mais aussi de construire une reconnaissance de l'autre dans la relation et plus encore dans le cadre de politiques d'égalités et de justice sociales. Du « Un pour tous », au « Tous pour un » et « Tous contre un », la haine se dit dans un rapport à l'autre auquel le sujet ne s'identifie pas. Elle rend compte d'émotions, en regard de soi mais aussi en regard de l'autre.

³⁹ Dorlin, E, 2017, op.cit., pages 110-112.

⁴⁰ <https://www.le-refuge.org/l-association/>

⁴¹ Moïse, C et Hugonnier, C, 2019, « Le discours homophobe. Le témoignage comme discours alternatif », in Baider, F et Constantinou, M (dir.), 2019, *Discours de la haine dissimulée. Quelles stratégies de contre-discours?* Revue *Semen*, numéro 47, pages 121-136.